

Voyage au Maghreb en quête de ses nouvelles littératures, thème de la Comédie du livre qui se tient à Montpellier du 7 au 9 juin.

Non, nous ne sommes pas **Rue Darwin** – titre de son dernier roman. La ruelle où est nichée la maison de Boualem Sansal n'a pas de nom. Et elle ne se trouve pas à Alger mais à Boumerdès, grosse bourgade côtière, à l'est de la capitale. Boualem Sansal, l'un des principaux invités de la Comédie du livre de Montpellier, habite ici depuis près de quarante ans. Il s'y est installé en même temps que son ami le romancier Rachid Mimouni (1945-1995), quand tous deux étaient encore jeunes ingénieurs.

Appelée Rocher noir à l'époque des Français et des premières négociations avec le FLN, Boumerdès est devenue, pendant la présidence du colonel Boumediene (1965-1978), un bastion des "coopérants techniques", russes notamment. C'était la ville des étrangers. Boualem Sansal, quoique passionnément algérien, en est, à sa manière, l'un des derniers spécimens.

À côté du fameux rocher qui ferme la baie s'étend la ville moderne, bardée d'immeubles poussiéreux. Des barrages policiers, avec silhouettes en uniforme, talkies-walkies et fourgons blindés, rappellent que les braises de la violence ne sont pas totalement éteintes. Boualem Sansal habite ici, aux portes de la Kabylie. Dans une solitude sidérale.

LES "INTELLECTUELS ORGANIQUES"

L'écrivain algérien le plus connu de sa génération – du moins, parmi ceux qui résident et écrivent en Algérie – est sans doute aussi le moins lu et le plus contesté chez lui. Célébré à ses débuts, il a vite ulcéré les tenants du pouvoir. [Poste restante : Alger](#) (édité en 2006, chez Gallimard, comme tous ses livres), pamphlet d'une froide violence contre le régime FLN, le président Bouteflika et les avatars du nationalisme, lui a valu les foudres du ministère de la culture. Une partie de la presse a fait chorus.

C'est qu'il ne fait pas bon rompre avec la tradition de "l'intellectuel organique", serviteur du Palais, du Peuple ou du Parti, et se gausser des **"gardiens autoproclamés du temple (GAT)"**, dont on sait que **"les mieux nourris sont les plus dangereux"**... S'il n'est pas le seul esprit libre de la scène littéraire algérienne – comme en témoignent le renouveau du roman arabophone ou le talent d'un dramaturge comme Mustapha Benfodil ([lire Maghreb : levez le rideau !](#)) –, Boualem Sansal n'en est pas moins le symbole d'un malaise. Il donne une idée du divorce entre les créateurs et l'ordre établi. [Le Village de l'Allemand](#) (2008), son avant-dernier roman, inspiré de l'histoire d'un SS rallié au FLN, a achevé de semer le trouble.

"Je hais ce Sansal qui veut faire de nous des enfants de nazis !", s'indigne-t-on à Alger. On lui reproche, en vrac, de **"cracher sur son pays"** et de lui préférer la France, de pratiquer **"la haine de soi"**, de poser en **"martyr de la censure, alors qu'on trouve ses livres partout"**, de ne pas donner d'entretiens **"sauf à la presse étrangère"**, de **"faire de l'idéologie, mais pas de la littérature"**, d'avoir été haut fonctionnaire au ministère de l'industrie (il a été limogé en 2003), de **"soutenir les sionistes"** (depuis son voyage en Israël, en 2012), de ne pas aimer l'islam, d'adorer les Kabyles, de snober les Arabes, de rester dans son trou...

ÉDITÉ EN FRANCE EXCLUSIVEMENT

L'intéressé répond par un sourire. **"Je n'ai plus de vie sociale, les portes se sont fermées. Je mène une existence très étriquée."** La maison où il vit avec sa femme et reçoit ses rares visiteurs est fraîche, silencieuse. Il en a dessiné les plans. Il l'a construite grâce à l'argent de ses premiers romans, [Le Serment des barbares](#) (1999) et [L'Enfant fou de l'arbre creux](#) (2000).

Être édité en France exclusivement (la plupart des auteurs francophones sont souvent coédités en Algérie) n'améliore ni son image ni la diffusion de ses livres, très chers pour une bourse algérienne ordinaire. **"On vend en Algérie entre mille et deux mille exemplaires de Sansal"**, conviennent évasivement les responsables des éditions Gallimard, à Paris. Une misère : rien qu'en France, **Le Serment des barbares** s'est écoulé à plus de 50 000 exemplaires, et **Le Village de l'Allemand** dépasse déjà les 100 000 exemplaires !

"Les Algériens n'aiment pas que "leurs" écrivains donnent une vilaine image de l'Algérie et qu'ils les incriminent", observe l'auteur de **Rue Darwin** (2011) en poussant la porte de sa maison. C'est ici, entre le bureau du rez-de-chaussée, où il navigue sur Internet, et le **"grenier"**, grande pièce du deuxième étage donnant sur la terrasse où il lit, rêve et réfléchit, qu'il a conçu ses livres. Pas de jardin ni de vue sur la mer. Rien de luxueux. Boualem Sansal est une sorte de Robinson privé de Vendredi. Ses deux filles, nées d'un premier mariage, vivent à Prague. La plupart de ses vieux amis ont quitté l'Algérie.

À Boumerdès, hormis sa belle-famille, les seules personnes qu'il croise sont les employés de la poste et un extraordinaire **"taxieur"** (chauffeur de taxi) : sa voiture est **"une bibliothèque ambulante"** et lui-même pourrait, tant sa culture est grande, **"donner des cours de littérature à la Sorbonne"**. De temps en temps,

l'auteur de [Harraga](#) (2005) prend la route et "**descend**" à Alger. Mais, le plus souvent, il vit dans les avions, passant d'une conférence en Chine à une réunion de jury littéraire en France ou à une réception en Allemagne.

LECTEURS FIDÈLES

Son prochain livre, à paraître à l'automne, porte sur la montée de l'islamisme dans les pays arabes. "**Je comprends que cela choque qu'on vienne vous dire que vous êtes quelque part responsable de vos propres malheurs**", se défend par avance l'homme au catogan, de sa voix immuablement douce. Il comprend, mais s'entête.

Il a pourtant, en Algérie, des lecteurs fidèles. Les formidables combattants du livre que sont le patron de la Librairie du tiers-monde, à Alger, Ali Bey Abderrahmane, ou sa consœur de la librairie Kalimat ("les mots"), Fatiha Soal, en témoignent. "**Il y a un malentendu avec Sansal, relève cette dernière. On le prend pour le porte-parole d'une cause – ce qu'il n'est pas. C'est un romancier, un créatif**", insiste la libraire.

Ce "**malentendu**", Sansal n'en est pas la seule victime. Adapté du roman éponyme ([Julliard, 2005](#)) de Yasmina Khadra – responsable du Centre culturel algérien, à Paris –, le film [L'Attentat](#) (sorti en France le 29 mai), du cinéaste libanais Ziad Doueiri, fait l'objet d'une campagne de boycott de la part de la Ligue arabe. Le film raconte l'histoire d'une Arabe israélienne devenue kamikaze.

L'écrivain Mustapha Benfodil se désole de cette réaction. Mais peut-être est-ce bon signe pour la littérature ? S'attaquer au "**très grand tabou**" des relations du monde arabe avec Israël aide à révéler "**les archaïsmes à l'œuvre dans la mentalité de nos dirigeants**", souligne l'auteur d'[Archéologie du chaos \(amoureux\)](#) (Barzakh, 2008 ; repris en France chez Al Dante, 2012). C'est à croire, ajoute-t-il, "**qu'il faut, tous les jours, une révolution, pour arracher un nouvel espace de liberté**".

UNE LONGUEUR D'AVANCE

Révolution, liberté : les grands mots sont lâchés. Rien d'étonnant. Les romanciers et les artistes du Maghreb, comme les "dégageurs" de Tunisie ou les manifestants du Maroc et d'Algérie, n'ont-ils pas une longueur d'avance sur leurs classes politiques ? A Kalimat, la jolie librairie de l'avenue Victor-Hugo, à Alger, ouverte en 2007, les romans de Yasmina Khadra, de Maïssa Bey ou d'Anouar Benmalek (tous trois présents à Montpellier) "**marchent bien**".

Mais, parmi les titres récents, le livre qui "**fait un tabac**", se réjouit Fatiha Soal, est celui d'Amin Zaoui (lui aussi à la Comédie du livre), [Le Dernier Juif de Tamentit](#) (Barzakh, 2012). Sans oublier, pointe son confrère Ali Bey Abderrahmane, les œuvres du dessinateur satirique Dilem, dont "**chaque album se vend à 10 000 ou 15 000 exemplaires**".

La formidable explosion du nombre des éditeurs en Algérie – grâce aux aides de l'État – a fait surgir de nouveaux talents. Il était temps : près de 80 % des livres qu'on trouve en Algérie sont encore importés. Les éditions Apic, à Alger, comme Media Plus, à Constantine, tentent de trouver leur place à côté des institutions que sont devenues, expérience oblige, les éditions Casbah, Chihab ou Barzakh. Il faut y ajouter l'une des dernières nées, arabophone à 100 % : la maison d'édition El Ikhtilef ("la différence"), dirigée par le romancier Bachir Mefti.

Les difficultés qu'ont les livres à circuler d'un pays (et d'une rive) à l'autre n'en demeurent pas moins fortes. Les [Poèmes haram et autres vocables d'amour](#) (Hibr, 2011) du poète Amine Aït Hadi n'ont pas traversé la Méditerranée – pas plus que les frontières des pays du Maghreb. Chaque tentative de coédition intramaghrébine a donné lieu, témoignent les éditions Barzakh, à un "**casse-tête épuisant, rédhibitoire, qui n'en vaut pas la peine au sens propre**".

LA BATAILLE DU LIVRE

Les obstacles administratifs sont tels qu'il ne reste, comme alternative, que les rachats ou cessions de droits. "**Les seuls éditeurs qui arrivent à mettre le pied dans la porte, ce sont ceux du Golfe**", remarque l'universitaire Mohamed Sari, auteur de plusieurs romans en arabe et en français.

Chacun chez soi et Dieu pour tous ? Il n'y a guère qu'au Maroc qu'on s'arrache la version arabe, en poche, du [Pain nu](#), roman de Mohamed Choukri (1973, rééd. Le Fennec, 2006). Quant au livre [Présence\(s\) de Tahar Djaout, poète](#) (Barzakh), hommage collectif à l'écrivain assassiné en 1993, il n'est pas prévu, malgré les grandes signatures d'Adonis ou d'Amin Khan, qu'il soit diffusé hors d'Algérie. Au Maghreb, où les talents foisonnent, la bataille du livre – de ses auteurs, de ses libraires, de ses éditeurs et de ses lecteurs – ne se gagnera pas en un jour. Maquisards des lettres, encore un effort...